

« Douze mille » : l'odyssée sensuelle d'un ouvrier

La cinéaste et actrice Nadège Trebal filme magnifiquement le désir au sein d'un couple séparé par le travail.

L'AVIS DU « MONDE » - À NE PAS MANQUER

Si l'empreinte d'un film se mesure au nombre d'images qui restent en tête après la projection, alors *Douze mille*, écrit et réalisé par Nadège Trebal, fait partie de ces œuvres qui marquent durablement la rétine. Le titre énigmatique du film, sélectionné en compétition officielle à Locarno, en 2019, renvoie au salaire annuel (12 000 euros) de la brune Maroussia (incarnée par la réalisatrice), nounou à domicile dans un appartement acheté en viager à une dame (délicieuse présence de Françoise Lebrun). Pendant que Maroussia pouponne, son amoureux, Franck (Arieh Worthalter), beau gosse tchatcheur et néanmoins sincère, travaille clandestinement à proximité d'une casse automobile, bradant les prix de ses pièces détachées dans un large sourire. Jusqu'au jour où quelques gros bras lui intimement de déguerpir. Il devra aller chercher de l'argent ailleurs.

Lire la critique de « Bleu pétrole » : La classe ouvrière n'est pas encore au paradis

Nadège Trebal avait déjà à son actif deux beaux documentaires tournés en milieu ouvrier, *Bleu pétrole* (2012) et *Casse* (2014), où la réflexion sur le travail devenait matière à filmer des corps, à inventer des plans. *Douze mille*, son premier long-métrage de fiction, pourrait aussi bien s'intituler « Bleu de travail » tant il repose sur la présence charnelle et érotisée d'Arieh Worthalter – pour mémoire, l'acteur belge jouait le père de la jeune fille transgenre dans *Girl* (2018), de Lukas Dhont. Solaire, Worthalter incarne un héros moderne qui part au charbon, tel Ulysse quittant Pénélope pour aller au combat. Franck vient en effet de trouver une mission en intérim loin de chez lui. Quand Maroussia reverra-t-elle son compagnon ? D'ailleurs, celui-ci reviendra-t-il un jour ? Quid de la sexualité pendant la séparation ? Maroussia pose ses conditions : Franck ne doit pas coucher avec une autre femme, ni ramener plus d'argent qu'elle-même ne gagne. Douze mille donc, et pas un euro de plus.

Lire la critique de « Casse » : Qui va à la casse trouve la grâce

Larguer les codes du film social

Prenant acte des mornes statistiques – la perte d'un emploi est une épreuve pour le couple, l'homme gagne souvent plus que la femme, etc. –, la réalisatrice en fait la matière du discours amoureux entre les deux protagonistes. « *Je suis pas qu'une bête, pas qu'une bite* », dit Franck à Maroussia avant de partir. Larguant les codes attendus d'un film social, Nadège Trebal tisse un récit singulier, poétique et fantasque, sur le désir et l'argent qui circulent comme une matière trouble, comme de l'amiant entre les amants. Pas de morale dans l'histoire : le plus cynique des contrats de travail peut sauver une histoire d'amour...

Douze mille refuse de céder aux sombres prévisions, au naufrage annoncé des gens qui perdent leur vie à la gagner. Nadège Trebal porte un regard sensuel et cru sur le sexe, préférant montrer le désir sur le visage de l'homme, face à un corps féminin hors champ. En chemin, et sur la bande originale de Rodolphe Burger, Franck fera quelques rencontres, une jeune fille menant la danse pour faire un « casse » (Liv Henneguier), des marins philippins en escale le long des côtes marchandes... A défaut de vivre complètement sa vie, le héros la performe. La réalisatrice a fait appel au chorégraphe Jean-Claude Gallotta pour que le mouvement fasse irruption, et disruption. Depuis *La Javanaise* (1963) de Gainsbourg, on n'avait jamais raconté aussi bien deux êtres qui s'aiment, le temps d'une chanson.